

Bakounine : une théorie de l'organisation

René Berthier

Des différents textes où Bakounine traite de la question, il ressort qu'il perçoit l'organisation des travailleurs sous la forme de deux structures complémentaires, l'une verticale, l'autre horizontale ; la première est une structure industrielle, la seconde a un caractère interprofessionnel.

Dans la première, les ouvriers sont réunis et organisés « non par l'idée mais par le fait et par les nécessités mêmes de leur travail identique ».

« Ce fait économique, celui d'une industrie spéciale et des conditions particulières de l'exploitation de cette industrie par le capital, la solidarité intime et toute particulière d'intérêts, de besoins, de souffrances, de situation et d'aspiration qui existe entre tous les ouvriers qui font partie de la même section corporative, tout cela forme la base réelle de leur association. L'idée vient après, comme l'explication ou comme l'expression équivalente du développement et de la conscience réfléchie de ce fait. » (*Protestation de l'Alliance.*)

Les sections de métier suivent la voie du développement naturel, elles commencent par le fait pour arriver à l'idée. En effet, dit Bakounine, seuls un très petit nombre d'individus se laissent déterminer par l'idée abstraite et pure. La plupart, prolétaires comme bourgeois, ne se laissent entraîner que par la logique des faits. Pour intéresser le prolétariat à l'œuvre de l'AIT, il faut s'approcher de lui non avec des

idées générales mais avec la « compréhension réelle et vivante de ses maux réels ».

Bien sûr, le penseur se représente ces maux de chaque jour sous leur aspect général, il comprend que ce sont les effets particuliers de causes générales et permanentes. Mais la masse du prolétariat, qui est forcée de vivre au jour le jour, et qui « trouve à peine un moment de loisir pour penser au lendemain », saisit les maux dont elle souffre précisément et exclusivement dans cette réalité, et presque jamais dans leur généralité.

Pour obtenir la confiance, l'adhésion du prolétariat, il faut commencer par lui parler, « non des maux généraux du prolétariat international tout entier, mais de ses maux quotidiens ».

« Il faut lui parler de son propre métier et des conditions de son travail précisément dans la localité où il habite, de la dureté et de la trop grande longueur de son travail quotidien, de l'insuffisance de son salaire, de la méchanceté de son patron, de la cherté des vivres et de l'impossibilité qu'il y a pour lui de nourrir et d'élever convenablement sa famille. » (*Protestation de l'Alliance*)

Il faut lui proposer des moyens pour améliorer sa situation, mais éviter, dans un premier temps, d'évoquer les moyens révolutionnaires. Il se peut en effet que sous l'influence de préjugés religieux ou politiques, il repousse ces idées : il faut au contraire « lui proposer des moyens tels que son bon sens naturel et son expérience quotidienne ne puissent en méconnaître l'utilité, ni les repousser » (*Ibid.*).

La conscience révolutionnaire n'est donc pas un fait naturel, elle n'est pas spontanée, mais chez Bakounine ce mot a un sens particulier, qui a provoqué de nombreux malentendus. Elle s'acquiert graduellement, par l'expérience quotidienne ; pour qu'elle devienne effective, il est nécessaire que l'ouvrier se débarrasse de ses préjugés politiques et religieux. Il n'est pas possible d'insuffler cette conscience révolutionnaire brutalement : il faut une éducation, qui se fait par l'expérience vécue et par le contact avec la collectivité des travailleurs organisés.

Ce n'est qu'au contact des autres que l'ouvrier « néophyte » apprend que la solidarité qui existe entre travailleurs d'une section exis-

te aussi entre sections ou entre corps de métiers de la même localité, que l'organisation de cette solidarité plus large, et « embrassant indifféremment les ouvriers de tous les métiers, est devenue nécessaire parce que les patrons de tous les métiers s'entendent entre eux... » (*ibid.*)

La pratique de la solidarité constitue le premier pas vers la conscience de classe ; ce principe établi, tout le reste suit comme un développement naturel et nécessaire, issu de « l'expérience vivante et tragique d'une lutte qui devient chaque jour plus large, plus profonde, plus terrible. »

On a voulu présenter la coupure entre bakouniniens et marxistes dans l'AIT soit comme l'expression d'un conflit de personnes, soit comme l'expression d'une diversité des niveaux de conscience dans la classe ouvrière : les travailleurs allemands et anglais, les plus conscients, étant avec Marx, les autres avec Bakounine. On a aussi fait état du degré de concentration du capital : les ouvriers de la grande industrie avec Marx, les ouvriers des petites entreprises artisanales avec Bakounine.

En réalité le problème ne se pose pas de savoir qui est avec qui, mais de déterminer quelles sont les fractions de la classe ouvrière qui peuvent espérer une amélioration de leur condition par l'action parlementaire, et celles qui n'ont rien à en espérer. Les développements théoriques, organisationnels et stratégiques de tel ou tel penseur ne font en définitive que se surajouter à ces situations réelles.

On comprend cependant que Bakounine ait pu écrire que par l'expérience tragique de la lutte, « l'ouvrier le moins instruit, le moins préparé, le plus doux, entraîné toujours plus avant par les conséquences mêmes de cette lutte, finit par se reconnaître révolutionnaire, anarchiste et athée, sans savoir souvent comment lui-même il l'est devenu. » (Protestation de l'Alliance.)

Aux yeux de Bakounine, seules les sections de métier – il faut entendre la structure implantée sur le lieu de travail plus qu'un groupement corporatiste au sens étroit – est capable de donner une éducation pratique à leurs membres. Elles seules peuvent faire de l'AIT une organisation de masse, « sans le concours puissant de laquelle le triomphe de la révolution sociale ne sera jamais possible ».

Les sections centrales, en revanche, ne représentent aucune industrie particulière « puisque les ouvriers les plus avancés de toutes les industries possibles s’y trouvent réunis ». Ce sont, en langage d’aujourd’hui, des structures interprofessionnelles, qui représentent l’idée même de l’Internationale. Leur mission est de développer cette idée et d’en faire la propagande : l’émancipation non seulement des travailleurs de telle industrie ou de tel pays, mais de tous les pays. Ce sont des centres actifs où se « conserve, se concentre, se développe et s’explique la foi nouvelle ». On n’y entre pas comme ouvrier spécial de tel métier mais comme travailleur en général.

Au contraire des sections de métier, qui partent du fait pour arriver à l’idée, les sections centrales suivant la voie du développement abstrait, commencent par l’idée pour arriver au fait. C’est, reconnaît Bakounine, une méthode identique à celle dont se servent les idéalistes et dont « l’impuissance finale a été constatée par l’histoire ». C’est pourquoi s’il n’y avait que les sections centrales, l’AIT ne se serait pas développée en une puissance réelle ¹. Les sections centrales n’auraient été que des « académies ouvrières » où se seraient éternellement débattues toutes les questions sociales, « mais sans la moindre possibilité de réalisation ».

S’il n’y avait que les sections centrales, elles auraient peut-être réussi à former des « conspirations populaires », elles auraient peut-être regroupé un petit nombre d’ouvriers les plus conscients et convaincus, mais la masse des travailleurs serait restée en dehors : or, pour renverser l’ordre politique et social d’aujourd’hui, dit Bakounine, « il faut le concours de ces millions ».

Le rôle de la section centrale est un rôle éminemment politique. Implantée dans la localité sur des bases géographiques, elle rassemble les travailleurs sans considération de profession afin de donner aux sections de métier une vision et des perspectives qui dépassent le cadre étroit de l’entreprise. Elle permet, en premier lieu, à l’ensemble des travailleurs d’une localité d’être informés de leurs situations respectives et, éventuellement, d’organiser le soutien en cas de nécessité. Elle est aussi un endroit où, naturellement, s’opère la réflexion.

¹ Bakounine ne le formule pas explicitement, mais s’il n’y avait que les sections centrales, l’AIT serait tout simplement un parti politique.

Elle est enfin le centre à partir duquel se fait l'impulsion à l'organisation.

Historiquement, les sections centrales sont l'émanation du foyer principal qui s'était formé à Londres, dit Bakounine. C'est elles qui ont permis à l'AIT de se développer, en allant chercher les masses où elles se trouvent, « dans la réalité quotidienne, et cette réalité c'est le travail quotidien, spécialisé et divisé en corps de métiers ». Les fondateurs des sections centrales devaient s'adresser aux travailleurs déjà organisés plus ou moins par les nécessités du travail collectif dans chaque industrie particulière, afin de créer autour d'eux « autant de sections de métier qu'il y avait d'industries différentes ». C'est ainsi que les sections centrales qui représentent partout l'âme ou l'esprit de l'AIT devinrent des organisations réelles et puissantes.

La section centrale, et par extension l'organisation générale des sections centrales sur le plan international, est donc la structure qui donne à l'organisation ouvrière son sens profond, en offrant des perspectives élargies aux travailleurs qui y adhèrent. C'est elle qui définit et constitue le prolétariat en classe en affirmant et en pratiquant le principe de la solidarité d'intérêts des travailleurs.

La section de métier est celle qui unifie les travailleurs selon le principe de la matière, alors que la section centrale les unifie selon le principe de la connaissance.

Bakounine affirme une correspondance entre ces deux processus, entre ces deux instances organisationnelles, et c'est leur synthèse qui constitue l'organisation de classe dans les formes qui lui permettront de constituer un substitut à l'organisation étatique. Alors que dans la société bourgeoise les structures verticales (productives) et horizontales (décisionnelles, politiques) sont séparées, ce qui signifie nécessairement la subordination des secondes aux premières ; alors que dans le communisme d'Etat elles sont totalement fusionnées et concentrées, impliquant la subordination des parties au centre, Bakounine envisage ces structures dans une complémentarité – le fédéralisme – où chaque niveau est autonome dans le cadre de ses attributions et où existent des contrepoids à l'accapement du pouvoir par le centre (puisque le principe d'autonomie retire au centre la *matière* sur laquelle l'autorité peut s'exercer), et des garanties contre les mouvements centrifuges par l'affirmation du principe de la solidarité

des parties au tout. Ainsi se trouve défini l'« anarchisme », plus exactement le « socialisme révolutionnaire »² auquel se réfère Bakounine.

Beaucoup, note Bakounine, pensent qu'une fois leur mission accomplie – la création d'une puissante organisation – les sections centrales devraient se dissoudre, ne laissant plus que des sections de métier. C'est une grave erreur, dit-il, car la tâche de l'AIT « n'est pas seulement une œuvre économique ou simplement matérielle, c'est en même temps et au même degré une œuvre éminemment politique » (*Protestation de l'Alliance*).

En d'autres termes, Bakounine ne limite pas l'organisation de masse des travailleurs à une simple fonction de lutte économique : en retirant à l'AIT ses sections centrales, on retirerait à l'organisation le lieu où peut se faire une élaboration politique, une réflexion indispensable des travailleurs sur les finalités de leur action. Unifiant dans un premier temps les travailleurs sur la base de leurs intérêts immédiats, l'organisation de classe est aussi le lieu où s'élabore et où se met en œuvre la politique qui mènera à leur émancipation. Peut-on encore accuser Bakounine d'indifférentisme politique³ ?

Bakounine a exposé son point de vue de manière extrêmement claire dans des articles qui étaient publiés dans la presse ouvrière de l'époque. Ses positions n'ont jamais été réfutées de manière argumentée par Marx. Seule la polémique y a répondu. Cependant, l'exilé londonien avait parfaitement saisi de quoi il s'agissait. Rappelons sa lettre à Lafargue du 19 avril 1870 dans laquelle il traite de révolutionnaire russe d'« âne », et où il résume l'idée de Bakounine en déclarant que le rôle de la classe ouvrière « se borne à s'organiser en syndicats. Un beau jour, avec l'aide de l'Internationale, ils supplanteront tous les États existants ». C'est un résumé très sommaire, certes, mais parfaitement exact de la pensée de Bakounine.

² Bien entendu à ne pas confondre avec le mouvement de même nom apparu en Russie.

³ « Indifférentisme » : néologisme inventé par Bakounine dans *L'empire knouto-germanique* pour désigner l'indifférence envers une croyance ou une doctrine. La plupart des textes de Bakounine sont écrits en français, mais on y trouve quelques inventions savoureuses.

Les principes généraux que développe Bakounine sont cependant en partie contredits par ce qu'il dit sur les capacités effectives de l'AIT en matière d'action révolutionnaire à *ce moment-là*. L'AIT a donné aux travailleurs un commencement d'organisation en dehors des frontières des États et en dehors du monde bourgeois. Elle contient, de plus, « les premiers germes de l'organisation de l'unité à venir ». Mais, pense Bakounine, elle n'est pas encore une institution suffisante pour organiser et diriger la révolution. « L'Internationale prépare les éléments de l'organisation révolutionnaire, mais elle ne l'accomplit pas »⁴. Elle organise la lutte publique et légale des travailleurs. Elle fait la propagande théorique des idées socialistes. L'AIT est un milieu favorable et nécessaire à l'organisation de la révolution, « mais elle n'est pas encore cette organisation ». Elle regroupe tous les travailleurs sans distinction d'opinion, de religion, à condition qu'ils acceptent le principe de la solidarité des travailleurs contre les exploités. En elle-même, cette condition suffit à séparer le monde ouvrier du monde bourgeois, mais elle est insuffisante pour donner au prolétariat une orientation révolutionnaire. Ce constat étant fait, il est évident que doit exister, *quelque part*, une organisation des révolutionnaires. Cette organisation a moins pour rôle de prendre le contrôle de l'organisation de masse que de l'inciter à développer sa logique interne qui est d'embrasser la société entière. Rappelons qu'en 1870, *la forme de cette organisation était encore à découvrir* : il ne faut donc pas analyser cette question de manière anachronique, en projetant sur le contexte de l'époque les données issues de l'expérience historique du siècle qui a suivi.

L'un des documents où Bakounine expose le plus clairement la fonction de l'Alliance est une lettre à un Espagnol – faut-il s'en étonner ? – Tomás González Morago, l'un des trois fondateurs de l'Internationale à Madrid avec Lorenzo et Mora. L'Alliance, lui écrit-il le 21 mai 1872, est le « complément nécessaire de l'Internationale ». L'une et l'autre ont le même but mais poursuivent des objets différents. L'Internationale a pour mission de « réunir les masses ouvrières, les millions de travailleurs, à travers les différences des métiers et des pays, à travers les frontières de tous les États, en un seul corps immense et compact » ; l'Alliance, quant à elle, « a

⁴ « Frères de l'Alliance en Espagne » 12-13 juin 1872.

pour mission de donner à ces masses une direction réellement révolutionnaire ».

« Les programmes de l'une et de l'autre, sans être aucunement opposés, sont différents par le degré même de leur développement respectif. Celui de l'Internationale, si on le prend seulement au sérieux, contient en germe, mais seulement en germe, tout le programme de l'Alliance. Le programme de l'Alliance est l'explication dernière de celui de l'Internationale. »

On serait tenté de voir là le modèle social-démocrate de division du travail entre lutte politique assurée par le parti et lutte économique assurée par le syndicat. D'autant que Bakounine revient encore une fois dans cette lettre sur l'idée que l'AIT ne doit pas imposer de doctrine : si les fondateurs de l'Internationale l'avaient fait, ils auraient « fondé une très petite association, une secte, non le camp retranché du prolétariat du monde entier contre les classes dominantes et exploitantes »⁵. Formellement, on a donc le même type de rapport. Il y a cependant une différence fondamentale : d'abord cette division du travail n'a pas vocation à perdurer. L'objectif de la social-démocratie est la conquête du pouvoir politique par le parti⁶ tout en conservant cette division du travail ; dans l'optique des militants de l'Alliance, l'objectif est la conquête du pouvoir social par l'organisation de classe.

La Lettre à Morago présente un réel intérêt parce qu'elle est adressée à un militant de confiance, un membre de l'Alliance, et Bakounine s'y exprime sans réserves. Cette lettre, a été écrite quelques mois avant son exclusion de l'Internationale. Bien entendu, le révolutionnaire russe est au courant de ce qui se trame à Londres contre lui et ses amis. On a l'impression que l'insistance incroyable avec laquelle il martèle la nécessité de maintenir l'unité fondamentale de

⁵ « ...imposez le programme de l'Alliance à l'Internationale, et l'Internationale ne comptera plus en son sein, dans toute l'Europe, à peine 2 ou 3 mille membres », dit encore Bakounine dans sa lettre.

⁶ Ce qui définit l'approche social-démocrate de la question est la division du travail parti-syndicat, indépendamment des modalités – pacifiques ou violentes.

l'Internationale, sur la base des nécessités pratiques, est motivée par la conscience qu'il a que cette unité va être battue en brèche. Car cela ne lui ressemble pas de dire que au regard de l'unité pratique de l'organisation, « l'instruction intégrale, l'abolition des États ou l'émancipation du prolétariat par l'Etat, l'émancipation de la femme⁷, la propriété collective, l'abolition du droit d'héritage, l'athéisme, le matérialisme ou le déisme » sont des questions au fond accessoires : il s'était particulièrement dépensé pour en discuter lors des congrès de l'Internationale en 1868 et en 1869. Mais aujourd'hui, en 1872, l'enjeu a changé. Après la guerre franco-prussienne, après la Commune et l'unification de l'Allemagne les rapports de forces se sont modifiés ; en outre, l'emprise de Marx et de son entourage sur l'appareil de l'Internationale ne semble pas pouvoir être remis en cause.

La crainte qu'a Bakounine du danger que court l'Internationale apparaît dans un autre passage de sa lettre. Il fait le constat d'une coupure de fait entre les Anglais, les Américains et les Allemands d'une part, les Français, les Belges, les Espagnols, les Italiens et les Slaves de l'autre. « Faut-il établir deux Internationales ? L'une Germanique, l'autre Latino-Slave ? » demande-t-il. Ce serait un triomphe pour la bourgeoisie. Il pose alors une nouvelle question : « Y a-t-il une possibilité de concilier le programme marxien avec le nôtre ? » La réponse est non. Troisième question : « Faut-il enfin pour l'amour de la paix et pour sauver l'unité de l'Internationale – sacrifier un de ces programmes à l'autre ? » La réponse est encore non.

« Que faire alors ? – Il faut chercher cette unité là où elle se trouve, et non là où elle ne peut se trouver. Il faut la chercher non dans des théories soit politiques, soit philosophiques, mais dans les aspirations solidaires du prolétariat de tous les pays à l'émancipation matérielle ou économique – Sur le terrain de la lutte économique, pratique quotidienne du travail exploité par le capital. »

⁷ L'émancipation de la femme était une question à laquelle Bakounine était tout particulièrement attaché.

La solidarité concrète des membres de l'Internationale est le seul point vraiment obligatoire, qui fonde l'unité de l'organisation. Tout le reste est accessoire. Les débats qui se déroulent dans les congrès sur « l'instruction intégrale, l'abolition des États ou l'émancipation du prolétariat par l'Etat, l'émancipation de la femme, la propriété collective, l'abolition du droit d'héritage, l'athéisme, le matérialisme ou le déisme » constituent des questions très intéressantes et leur discussion est fort utile au développement intellectuel et moral du prolétariat, mais aucun congrès n'a le pouvoir de résoudre ces questions ni de les imposer aux membres de l'Internationale. « L'organisation de la lutte internationale, économique, pratique, quotidienne du travail contre le capital, voilà donc le seul but explicite, la seule loi obligatoire, suprême de l'Internationale. »

A quatre mois de son exclusion de l'AIT, Bakounine réaffirme que la solidarité qui unit les travailleurs est « complètement indépendante des différents courants politiques et philosophiques suivis par les masses ouvrières dans différents pays. Si les ouvriers de l'Allemagne, par exemple, font grève, s'ils se révoltent contre les bourgeois-exploiteurs, vous ne leur demanderez pas s'ils croient en Dieu ou s'il n'y croient pas, s'il sont pour l'Etat ou contre l'Etat ? Vous les soutiendrez dans la mesure de vos forces parce que ce sont des travailleurs soulevés contre leurs exploiters⁸. »

* * *

Bakounine est largement redevable à Proudhon de sa sociologie des classes sociales. A la veille de la constitution de l'Internationale, Proudhon rédige en quelque sorte son testament politique dans la *Capacité politique des classes ouvrières*. C'est un étonnant exposé de la situation du mouvement ouvrier de l'époque. Il expose les conditions pour que le prolétariat puisse parvenir à la capacité politique et conclut qu'alors, toutes les conditions ne sont pas remplies :

⁸ Lettre à T.G. Morago, 21 mai 1872. Comme pour montrer qu'il ne confond pas la direction allemande de l'AIT et le prolétariat allemand, Bakounine revient à plusieurs reprises sur la nécessité de soutenir les travailleurs allemands en cas de conflit.

1. La classe ouvrière est arrivée à la conscience d'elle-même « au point de vue de ses rapports avec la société et avec l'Etat », dit-il ; « comme être collectif, moral et libre, elle se distingue de la classe bourgeoise ».

2. Elle possède une « idée », une notion « de sa propre constitution », elle connaît « les lois, conditions et formules de son existence ».

3. Mais Proudhon s'interroge pour savoir si « la classe ouvrière est en mesure de déduire, pour l'organisation de la société, des conclusions pratiques qui lui soient propres ». Il répond par la négative : la classe ouvrière n'est pas encore en mesure de créer l'organisation qui permette son émancipation.

L'action du prolétariat est déterminée par les conditions de son développement réel. Les formes et la stratégie de la lutte dépendent de ce développement réel, des rapports qui existent entre la classe ouvrière et les autres classes.

Bakounine, de son côté, analyse l'émergence du mouvement ouvrier en une dialectique en trois mouvements :

1. Le prolétariat accède à la conscience de classe avec « la compréhension réelle et vivante de ses maux réels » (Protestation de l'Alliance) ;

2. Il s'éduque par l'action organisée contre le capital « qui convainc tous les ouvriers de la façon la plus saisissante et directe de la nécessité d'une organisation rigoureuse pour atteindre la victoire » ;

3. Par la liberté du débat politique dans l'organisation et par l'expérience des luttes, le prolétariat construira alors « son unité réelle, économique d'abord, et ensuite nécessairement politique » (*Écrit contre Marx*).

La classe ouvrière, pense Bakounine, n'a pas encore atteint un stade suffisant de maturité pour se passer d'une minorité révolutionnaire. Le prolétariat est fractionné par les différentes langues, cultures et degrés de maturité, par les préjugés politiques et religieux. L'AIT est l'instrument irremplaçable pour l'unifier, c'est pourquoi Bakounine s'oppose à l'établissement d'un programme politique

obligatoire dans l'organisation. Il pense que l'expérience des luttes et la pratique de la solidarité créeront naturellement cette unité. En attendant, cette partie la plus consciente du prolétariat et des intellectuels qui ont rallié son combat doit s'organiser pour accélérer ce processus d'unification.

« On ne peut commettre de plus grande faute que de demander soit à une classe, soit à une institution, soit à un homme, plus qu'ils ne peuvent donner. En exigeant d'eux davantage, on les démoralise, on les empêche, on les tue. L'Internationale, en peu de temps, a produit de grands résultats. Elle a organisé et elle organisera chaque jour d'une manière plus formidable encore, le prolétariat pour la lutte économique. Est-ce une raison pour espérer qu'on pourra se servir d'elle comme d'un instrument pour la lutte politique ? » (*Écrit contre Marx*, Champ libre, III, p. 183.)

Dans le vocabulaire de Bakounine, la lutte politique est la lutte électorale. Il faut, pense-t-il, à tout prix préserver l'AIT de cette tentation, ce qui ne signifie aucunement que l'Internationale doit se désintéresser de la politique, au contraire.